

Bruno Baverel
Contes de la Passe-aux-Bœufs
Chroniques charentaises

La balade d'Étienne sur le fleuve Charente

Un jour, en faisant le tri de vieux papiers familiaux oubliés dans une boîte en fer blanc, je tombais sur cette citation consignée de la main du capitaine de vaisseau Le Mazurier dans le livret militaire de mon arrière-grand-père Étienne qui à cette époque de sa vie officiait en tant que timonier à bord du navire de transport *Finistère*.

Le Mazurier certifiait dans son rapport : *Le pilote de la Flotte Bourron Étienne, embarqué sur ce bâtiment de Brest à Rochefort, s'est parfaitement acquitté de ses fonctions notamment dans les atterrissages de Rochefort où le navire a dû rentrer dans la Charente par une brume tellement épaisse qu'elle masquait tous les alignements. Bourron a dirigé le navire en praticien consommé.*

Au mouillage de l'île d'Aix, le 7 août 1875.

— Franchement, j'aurais eu mal de ne pas être capable de remonter mon fleuve sans encombre ! racontait Étienne quelques temps plus tard lors d'une visite à son demi-frère Isidore, alors instituteur à Saint-Nazaire-sur-Charente. Même les yeux fermés je le naviguerais !

En effet, il en connaissait toutes les sinuosités, ses lacets majestueux pénétrant dans les terres et les courants de son chenal dont il fallait se méfier. Il faut dire qu'il connaissait un peu le coin ! Dès l'âge de douze ans il avait débuté à la petite pêche en tant que mousse sur la chaloupe *Vénus*, appartenant au père Chevalier. Puis il passa au bornage et au cabotage sur les canots *L'Africaine* et *Zéphyr* avant d'être recruté à la Station de pilotes de Port-des-Barques en tant que novice sur des chaloupes remontant la Charente, ce fleuve Charente qui n'avait donc pas de secrets pour lui. Profitant du flux et du reflux de la marée, il croisait au large de l'île d'Aix guider les navires à travers les dangers de l'estuaire. Étienne apprit donc la manœuvre des voiles à bord des pilotines *Jeune-Estelle*, *Jeune-Elizabeth* et *Jeune-Nancy* par tous les temps et à toutes les heures, puis, à ses dix-huit ans, fut admis élève-pilote à Brest pour trois années de formation.

Alors, lorsque ce 7 août 1875, bien des années plus tard et désormais Pilote de la Flotte de la Royale, il prit en charge la conduite du *Finistère* et ce fut pour lui un jeu d'enfant, retrouvant le petit pilotin qu'il fut jadis, avec qui il faisait d'émouvantes retrouvailles. Étienne n'avait pas besoin de carte marine pour savoir qu'après avoir doublé l'île Madame où, se souvenait-il, à la suite d'une terrible tempête, un vaisseau de la flotte royale, *Le Brézé*, coula, perdu sur les rochers des Palles à fleur d'eau et qu'un autre vaisseau, *Le Mercœur*, s'y échoua, jusqu'à Rochefort-sur-Mer c'était maintenant un long serpent de mer d'une quinzaine de kilomètres sur ce fleuve dont les flancs sont faits de vase et de roseaux, le bordant d'un lit couleur de café au lait. Si autrefois on pouvait apercevoir les forçats du bagne de Rochefort pratiquer la redoutable *cordelle*, lorsqu'il fallait hâler les vaisseaux jusqu'au port, aujourd'hui le

brouillard empêchait de bien distinguer les alentours et Étienne savait que tout du long paissaient des vaches dans les prés-salés et les marais, contournant les carcasses de vieux chalutiers de pêche croupissant dans les herbes et les vasières. Quelques hérons cendrés, perchés sur une patte au bord des berges, attendaient leur pitance de grenouilles et de petits poissons, alors qu'un vol de colverts paradait dans le ciel. Passées les Écluses des Cougnaux, après avoir laissé la Pointe de la Parpagnole à bâbord, il pilotait le navire dans un long virage à droite, contournant la Pointe sans Fin, royaume des ragondins, avancée d'eau dans les terres sur lesquelles, comme par magie, on a l'impression de voir les navires glisser à travers champs.

Là il devinait avec un petit sourire le carrelet de pêche de son cousin Milou et les souvenirs affluaient ; il se souvenait avec émoi des promenades de son enfance en ces lieux chargés d'histoire, la grande et la petite, la mienne, pensait-il en se remémorant les vers de Rimbaud : *Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers*, songeait-il, le nez au vent salé d'Aunis. Un peu plus loin, sur les berges, juste après la Fontaine de Saint-Nazaire qui approvisionnait en eau les vaisseaux du roi, pas très loin de l'endroit où s'était envasé le *Comte de Paris*, est niché le Fort Lupin fondé par Vauban, ceinturé d'un fossé en eau avec son pont-levis et ses échauguettes. Enfant, Étienne pêchait l'anguille ici, avec son père, dans une mare propriété de la famille dénommée *Les ajoncs du fort* où son grand-père découvrit un jour des ossements qui s'avérèrent être ceux de quelques prêtres réfractaires morts sur les pontons-prisons de la Révolution et oubliés ici, dormant depuis des lustres dans les vases.

Une bien triste période de notre histoire..., méditait Étienne tandis que *le Finistère* longeait tranquillement le Canal du Grand-Écourt jusqu'à la hauteur de Soubise.

Maintenant s'ouvrait le canal de Charras, puis une ligne droite à longer l'Écluse des Roseaux avec, à l'opposé, la Prée de la Pibale où s'adossait Rochefort-sur-mer. Ah ça, des pibales il s'en était régalé Étienne et pas qu'un peu, lorsqu'avec quelques autres jeunes pilotes, sur leur temps libre ils allaient pêcher la civelle. Une partie de la pêche était vendue à prix d'or et l'autre, c'était pour leur bec ! Maman Esther les cuisinait à la mode du Pays basque et tout le monde se régalaient !

A la hauteur de Soubise où jadis un rocher aujourd'hui disparu formait écueil dangereux pour les navires, la cale du bac permettait la traversée du fleuve, ce bac qu'il avait pris bien souvent, avant qu'un certain Ferdinand Arnodin construise le transbordeur. Enfin ce fut une grande boucle jusqu'aux marais de Martrou et un dernier virage bâbord laissa entrevoir à l'équipage du *Finistère* l'Arsenal et son moulin à dévasser, signalant enfin l'entrée dans la ville de Colbert.

Bientôt les matelots arrimèrent le navire, racontant aux militaires de faction que sans leur expérimenté pilote à la barre ils n'auraient jamais pu gagner le port de Rochefort en temps et heure et qu'à cause du brouillard immense ils n'avaient rien vu du fluvial trajet !

Étienne lui, souriait dans sa barbe : bien sûr, personne n'aurait pu imaginer qu'une femme gracile, longue et élégante dotée d'une crinière rousse et d'une immense queue de poisson, nageant à l'avant de la proue du *Finistère* avait aidé son pilote adoré à rejoindre le port !

Neptune, protecteur des marins, aurait-il eu l'inspiration de transformer son fleuve en sirène... ?

L'épée de Saint-Paul

Il fallait qu'un jour je le confesse : c'est bien moi qui ai volé l'épée de Saint-Paul brisée par la foudre en 1964 au Calvaire de Port-des-Barques, devant l'entrée de la Passe-aux-Bœufs et l'ai enterrée dans le camping de la Garenne !

Nous étions en octobre de cette année 1964 et la nuit avait été particulièrement orageuse, tellement que de violents éclairs menaçants étaient apparus dans le ciel noir semblant vouloir percer, déchirer la Charente blanche de colère. Ils finirent par passer au-dessus de Port-des-Barques mais la foudre un instant frappa vraiment très fort au-dessus du camping dont nous étions riverains, puis une seconde fois encore plus fort au-dessus du Calvaire à quelques centaines de mètres de *L'Océanic*, le restaurant que tenaient mes parents, dans un *boum* ! retentissant.

A cette époque j'allais souvent m'amuser avec le vieux Solex de ma mère reconvertis en vélocross au camping vide désormais de ses estivants. Parfois je faisais un petit crochet jusqu'au Calvaire située à l'entrée de la Passe-aux-Bœufs un peu plus loin, afin de saluer d'un petit signe de croix Saint-Pierre et Saint-Paul perchés sur leur promontoire. Je me disais que ça ferait plaisir au curé qui nous faisait le catéchisme dans la petite chapelle de la rue Edouard Branly, chapelle qui n'existe plus de nos jours. Lorsque je lui raconterai ça j'aurai peut-être droit à une hostie pensais-je, j'étais très gourmand et avalais ça comme des chips.

Je les aimais bien ces deux apôtres sur leur promontoire, séparés par une grande croix chrétienne. Tournant le dos à l'île Madame ils avaient l'air très cool alors qu'ils avaient drôlement souffert les pauvres, le curé m'avait raconté qu'ils étaient morts en martyrs, Pierre crucifié la tête en bas et Paul décapité ! Des coups à perdre la tête, cette histoire je m'disais ! Le curé avait également voulu m'expliquer pourquoi Pierre et Paul étaient souvent associés :

— Vois-tu mon enfant, Pierre est la pierre sur laquelle le Christ bâtit son Église et Paul, le prédicateur qui voyagea sur tout le bassin méditerranéen pour apporter l'Évangile aux païens. En un seul jour, nous fêtons la passion des deux apôtres, mais ces deux-là ne font qu'un. Pierre a précédé, Paul a suivi. Aimons donc leur foi, leur existence, leurs travaux, leurs souffrances ! Aimons les objets de leur confession et de leur prédication !

Bon, j'ai fait un signe de croix pour lui faire plaisir mais je n'ai pas compris grand-chose à son histoire à l'époque, enfin les saints étaient là maintenant, statuifiés, Saint-Pierre, avec dans sa main gauche une grosse clef, l'autre, son pote, Saint-Paul, tenant dans sa main droite une épée et chacun portant dans son autre main un gros bouquin dont le curé m'a précisé avec une tape sur la tête qu'on ne disait pas « bouquin » mais « Bible » !

En fait ils faisaient partie tous-deux de ce monument à la mémoire des Prêtres et Religieux morts pour la Foi en 1794, érigé sur le bastion d'un ancien fortin construit sous Louis XIV.

N'empêche que me voilà arrivé ce matin-là devant mes deux amis chrétiens, Pierre et Paul, où une surprise m'attendait ! Durant la nuit précédente, la décharge électrostatique disruptive, un coup de foudre quoi, avait foudroyé ce pauvre Paul de Tarse et cassé en deux son épée un peu en dessous de la garde, ce long morceau d'épée donc, qui gisait désormais au pied du monument et retint toute mon attention. Soudainement investi d'une mission pas du tout

divine, je l'ai ramassé, bien qu'il pèse son poids de calcaire, et allez savoir pourquoi, l'ai chargé sur mon Solex en me disant que j'allais m'en servir de glaive comme dans *Astérix gladiateur*, qu'au pire ça pourrait toujours servir de tuteur pour les rosiers de grand-mère. Puis chemin faisant j'ai pensé que j'allais encore me faire sacrément engueuler et que si le curé apprenait ça, à tous les coups il allait me mettre la tête à l'envers, comme Saint-Pierre.

Alors j'ai décidé d'enterrer ma prise de guerre dans le camping de la Garenne, le long d'un des murs du stade de foot mais avec le temps, ayant bien d'autres chats à fouetter, j'ai fini par oublier l'endroit exact de la cachette. Bien sûr, j'aurais dû faire un plan sur un vieux bout de parchemin, comme le faisaient les pirates des Caraïbes ! Mais j'ai oublié...

Bon, je dois dire que je n'en étais pas très fier et pendant pas mal de temps évité d'aller rendre visite aux deux saints apôtres car j'avais l'impression qu'ils me jugeaient sévèrement, tel un chrétien crétin, mais de toute façon c'est sûr, maintenant je n'allais pas déshabiller Pierre pour habiller Paul !

Alors un dimanche de messe, pour me faire bien voir j'ai allumé un cierge à mes apôtres mais quand j'ai appris que Saint-Paul était l'Apôtre des gentils, moi qui avais été méchant j'ai bien compris qu'il m'avait pardonné depuis longtemps de lui avoir piqué son épée.

Bah, de toute façon, presque soixante ans plus tard je ne risque plus rien : y'a prescription... !

Zizi de l'île Madame

J'ai connu enfant un bien curieux personnage, ancien de la marine marchande, surnommé « Zizi de l'île Madame », un genre de Corto Maltese mais en plus fatigué ! Je ne lui ai jamais su d'autre nom que Zizi et seuls quelques anciens de Port-des-Barques doivent avoir un vague souvenir de lui...

Il était doté d'une bonne descente, blanc le matin, rosé à midi, rouge le soir et un p'tit coup de gnôle avant le coucher, vivant rive droite sur l'île Madame, en surplomb d'un minuscule bout de terrain avant les falaises des Vieux-Jardins près du fort, dans une cabane qu'il avait baptisée *Tourville* du nom d'un vaisseau échoué non loin d'ici du temps des brûlots.

Bricolée de rip et de rac, quelques planches récupérées sur des épaves de bateaux ou de carrelets pour les murs et des tôles ondulées goudronnées qu'on lui avait données pour le toit, un vieux chauffage au bois pour l'hiver, il avait construit un enclos de hérissons dont il se nourrissait. Sinon, fruits de mer, champignons, salicorne et autres cueillettes trouvées sur l'île suffisaient à son bonheur ainsi qu'à sa compagne.

Car Zizi ne vivait pas seul en son antre !

En effet, il était accompagné de Paulette, une rochefortaise ancienne courueuse de remparts, rigobette à la cuisse hospitalière, disaient les mauvaises langues du village, qui gobelotait autant que lui et le couple improbable avait fini par atterrir sur l'île on ne sait trop quand, vivant sur la petite retraite de la Marine de Zizi. Parfois se joignait à eux un copain de picole surnommé Gobe-mouches, ancien pêcheur qui devait son surnom au fait qu'il avait un soir d'ivresse avalé sans sourciller le contenu du gobe-mouche de sa grand-mère, vinaigre et mouches piégées à l'intérieur, croyant que c'étaient des cerises à l'eau de vie. C'est dire ! Une fois par mois le trio d'acolytes se rendait à la Poste toucher les sous de leurs pensions puis après avoir fait quelques courses à l'épicerie Baillou sur le front de mer, s'arrêtait boire un coup à chaque troquet du village pour fêter ça, finissant par le dernier sur la côte avant la Passe-aux-Boeufs, nommé en ce temps-là *L'Océanic*.

Ensuite Zizi et Paulette enfourchaient leurs vélos rouillés suivis de Gobe-mouches et cahin-caha, zigzaguant sur le tombolo, l'aléatoire triplette rentrait au gourbi de *Tourville* se régaler d'un civet de hérissons et de quelques palourdes. Parfois ils se prenaient de belles gamelles sur la passe et plus d'une fois on a bien cru qu'ils finiraient noyés à la marée montante !

A l'occasion, lorsque j'allais pêcher sur l'île, je m'arrêtais à leur cabane pour taquiner les hérissons et parler un peu avec Zizi qui était copain avec mon grand-père et m'avait à la bonne. Ça sentait un peu l'épaule de mouton par chez eux mais bon, je le trouvais drôlement sympa ce drôle d'équipage.

— C'est pas la moitié d'un con, il a fait des études mon Zizi ! affirmait Paulette tandis que Gobe-mouches opinait du chef.

Et c'est vrai qu'il s'y connaissait en histoire, affirmant à qui voulait l'entendre que l'île Madame contenait un trésor enfoui quelque-part :

— Ben si, mon p'tit drôle, me confiait-il, un trésor de guerre ramené de la Deuxième Croisade par Bernard de Clairvaux, qui accompagnait Aliénor d'Aquitaine lors d'un séjour au Château-d'Oléron en 1199 ! Faut qu'j'te dise que cette année-là, la reine était venue rédiger une série

de règles maritimes connues sous le nom de *Rôles d'Oléron* et de Clairvaux en avait profité pour gréer une chaloupe et venir cacher sur notre île un grand coffre rempli d'or, ce fourbe. Le bruit a couru que l'endroit exact de son emplacement se nichait où se pose l'extrémité d'un arc-en-ciel, que c'était là, au pied de l'arc, qu'il fallait creuser !

Moi j'me disais que Paulette avait raison, c'est sûr, Zizi, il était pas aussi con qu'il en avait l'air, même si son histoire de trésor et d'arc-en-ciel j'en croyais pas un mot. Néanmoins il en connaissait une tartine sur le sujet, à croire qu'il y était ! Paulette hochait la tête :

_ O l'est pourtant vrai tout c'qui dit Zizi ! clamait-elle en sirotant au goulot un Chante-Clarette dans une bouteille en plastique, tandis que Gobe-mouches opinant du chef comme à l'habitude, s'en prenait une bonne rasade à la suite.

Alors du coup Zizi, surenchérisait :

_ Mon p'tit drôle, on prétend qu'en 1625, lors de la venue du duc de Guise qui organisait un débarquement appuyé par les flottes hollandaises et anglaises afin de reprendre l'île d'Oléron au protestant Soubise, l'un de ses sergents qui avait eu vent de l'affaire du trésor de Clairvaux, aurait passé une année sur l'île Madame dans un cabanon, armé d'une pioche et d'une pelle à attendre le précieux photométéore qui ne vint jamais. Sauf une fois ! Mais vas donc trouver le pied du satané arc-en-ciel toi... ! Le sergent il a crapahuté tant qu'il a pu, d'ouest en est, du sud au nord, d'En Cagouillé à l'Écluse, puis croyant voir l'arc en ciel se diriger à la Pointe de Surgères, opéra un demi-tour vers la Baie de Saint-Lancée pour repartir vers le nord et la Passe-des-Filles, bref, le gars s'emberlucoquait, ça a fini par le rendre foudingué lui qui rêvait de coffres chargés d'or et de bijoux ramenés d'Orient! Soudain, finissant par comprendre qu'il était impossible d'atteindre le pied d'un arc-en-ciel, il est allé se noyer sur le rocher des Palles ! Quel malheur boun'ghens ! concluait Zizi en tétant une rasade du Chante-Clarette.

En tout cas, pour intéressantes que soient ses calembredaines, je décidais de laisser ses légendes alambiquées à Zizi, et le saluais, continuant ma route vers la Passe-aux-Filles :

_ Toi, t'as tout d'un chercheur d'or mon p'tit bonhomme, j've sens, et l'île Madame, j've l'redis, c'est l'île au trésor ! Patiente jusqu'au prochain arc-en-ciel puis ramène ta pioche et ta pelle et hardi petit, creuse ! creuse ! y'a du pognon à trouver... !!!

_ Non mais ça va pas Zizi dans ta tête ? Pas envie de tourner dingue comme ton sergent et finir noyé sur les Palles moi ! Z 'avez qu'à y aller tous les deux avec ta Paulette, sapristi ! Et je continuais mon chemin pendant que les trois sbires se marraient dans mon dos comme des bossus. De toute façon moi j'avais lu *L'île au trésor*, le roman de Robert Louis Stevenson, alors qu'est-ce qu'ils croyaient ces trois-là : que j'étais sorti de dessous la cloche ?

La digestion du Minotaure

Au nord de l'île Madame, pas très loin de la petite plage située à l'entrée de la Passe-aux-Filles se trouve une modeste falaise de calcaire. Avec mon cousin Jean-Pierre et mon copain Bruno surnommé Méquin (il tenait ça de son grand-père), nous avions inventé un jeu plutôt dangereux que nous avions baptisé *La digestion du Minotaure*.

En effet, là où se trouve la Fontaine des Insurgés existait un orifice rocheux départ d'un étroit tunnel taillé dans le roc par la mer, une galerie que nous traversons de part en part en se glissant dans un boyau long d'environ cinq mètres en rampant.

Au milieu du parcours, un passage délicat nous attendait, une sorte d'anse sigmoïdienne où il fallait, pour passer, se tordre en chien de fusil. Parfois ça coinçait un peu, on commençait à transpirer, à paniquer, le souffle court, les joues rouges, mais il fallait avancer coûte que coûte ; pas question de constiper le Minotaure et rester immobilisés dans le gros intestin de la bête qui sentait la marée !

On arrivait enfin de l'autre côté de la galerie, fiers de notre exploit, nous prenant pour des communards ayant réussi leur évasion, prêts à recommencer après avoir fait le tour de la pointe rocheuse et nous être rafraîchis à l'eau fraîche de la fontaine car il fallait bien reprendre des forces !

Inconscience, insouciance de trois gamins qui n'imaginaient même pas que cela puisse se terminer d'une façon dramatique... Sûr que si nos parents avaient eu vent de nos exploits nous aurions passé un sale quart d'heure !

Grand-père disait qu'à cet endroit, il y a très, très, mais alors très très longtemps, existait une chapelle depuis abîmée en mer. Il racontait également que l'île Madame à cette époque si lointaine, abritait dans un amphithéâtre de rochers un peuple d'oiseaux et était couverte d'une herbe salée agréable aux troupeaux, de figuiers antiques et de chênes augustes, le fait aurait été attesté par un druide nommé Bède le Vénérable et plusieurs auteurs dignes de foi. Au nord, les palles battues parfois par une mer écumante étaient nommées *Rivages des Ombres* et les quelques habitants de l'île ne s'aventuraient jamais sur ce qui deviendrait la Passe-des-Filles, de peur d'être engloutis par les eaux !

Bah, tout ça c'était pour nous faire peur, je savais bien, néanmoins aurions-nous rampé dans ce tunnel sur quelque vestige souterrain d'un temple oublié ? Malgré le danger, notre imagination fertile de lecteurs des aventures de Tintin nous poussait à nous glisser dans le boyau pour nous inventer des aventures de spéléologues à l'intérieur de catacombes, tels des découvreurs de cryptes mystérieuses emplies de tombeaux fantastiques !

Mais bien sûr, rien de tout cela ! Puis le temps passa, nous grandîmes et un jour il ne fut plus possible de passer dans le ventre de pierre de la Falaise des Insurgés...

Les fantômes de l'île Madame

Sur l'île Madame, des fantômes furtivement s'entrecroisent les jours de brume.

Quand l'île se referme sur elle-même, que la marée montante recouvre les vases et les rochers, le sable et les galets de la Passe-aux-Bœufs pour redonner à Madame une vraie gueule d'île absolument enveloppée d'eau, alors les âmes errantes se retrouvent au crépuscule. Au travers des murs couverts de végétaux, bordés de roses trémières et de mûriers, de la cour carrée de l'ancienne fortification militaire on perçoit leurs murmures parfois couverts par les gémissements du vent.

Mais qui sont donc ceux qui se cachent sous les suaires... ?

Pour la plupart, des prêtres réfractaires qu'on avait isolés ici à l'été 1794, dans un hôpital de tentes, trop malades pour demeurer sur les pontons mouillés de l'estuaire, cette époque de folie où Madame avait vu son nom troqué pour une *île Citoyenne* plus révolutionnaire. Ces martyrs moururent dans d'atroces souffrances de mauvais traitements, de faim, d'épuisement, du typhus ou du scorbut, puis certains furent ensevelis à l'entrée de l'île sous une grande croix de galets, à même le sol argileux et la roche tendre.

Parmi les revenants se trouvent également quelques Communards déportés, une poignée de marins anglais noyés lors des furieux combats navals dans la rade de l'île d'Aix, également quelques demoiselles qui ont donné leur nom à la seconde passe, la plus dangereuse, celle des Filles, au nord de l'île.

Dans le fort un peu plus loin un artilleur reste-là, perché dans sa casemate au bord de la côte. Pensif, moustache en croc au vent, il se remémore le temps où il était ici en garnison, affecté à la défense de la Rade. De son rempart il scrute le large, attendant d'hypothétiques ennemis venant de mer du Nord, occupant son temps à empiler des barils de poudre dans le magasin d'artillerie, passant ensuite au fourneau rougir des boulets. Le lieutenant de vaisseau Armand Frétard de Gabeville, seigneur de Fouras, était le commandant de la batterie en ce temps-là. Il vient de l'autre rive du fleuve de temps à autre, se glisse, spectre discret, entre le *Washington* et *Les Deux Associés*, vaisseaux fantômes vermoulus des navires-négriers ancrés à l'embouchure de la Charente. Ceux-là crurent longtemps partir vers les îles Sous-le-vent, chargés de moines si pâles ayant pris la place d'esclaves si sombres. Accompagné de son indien Derlia qu'il avait si généreusement affranchi, le lieutenant évoque ce temps disparu avec l'artilleur à moustaches, un gardien de prison borgne et un infirmier unijambiste qui vivent également dans le fort, devenu plus tard pénitencier militaire. Arrivent à leur rencontre le bienheureux Jean-Baptiste Souzy, prêtre du diocèse de La Rochelle, accompagné de Jean-Baptiste Ménestrel, chanoine du Chapitre de Remiremont, au nom si joliment prédestiné à chanter la messe.

— Souvenez-vous mes frères, leur chuchote-t-il avec un sourire entendu, nous étions les plus malheureux des hommes mais les plus heureux des Chrétiens !

L'infirmier effronté lui répond :

— Ça nous fait une belle jambe ! Et je sais de quoi j'parle !

Mais ce sont des hommes calmes, certains ont été des martyrs qui maintenant flottent dans la nuit, évoquant leur foi, le Christ, le Sacrement, symbole et moyen d'un accommodement entre Dieu et les hommes.

Les soirs de brouillard dans le fortin, au son du violon de Léonard, le bon curé de Marennes, nos revenants transformés en lucioles brillantes se remémorent leur vie, échangent des souvenirs, philosophent sur ce qu'est devenu la société depuis qu'ils l'ont quittée. Ce petit monde immatériel accomplit ensuite un petit pèlerinage autour de l'île, longe comme un courant d'air la plage des Mouriers puis la baie Saint-Lancée, la plage du Verger pour enfin revenir se désaltérer à l'eau douce du Puits des Insurgés.

Ah, le puit des Insurgés ou des Fédérés, comme on disait alors ! Léon Brave-Bru, l'un des Communards qui participa à la construction de la fontaine, se souvient que ça avait été une sacrée besogne ! Des années de labeur acharné, un travail de forçat pour le coup, afin d'approvisionner l'île en eau douce, et il fallait, par-dessus le marché, emporter à dos d'homme les tonneaux emplis du précieux liquide jusque dans le fort un peu plus loin ! Joseph Pfotzer, marin de commerce, y était interné à ce moment-là : il leur raconte que progressant vers la corvée d'eau, il en avait profité pour s'enfuir sur le continent, essayant d'embarquer sur un navire suédois de passage à Port-des-Barques. Il sera capturé le lendemain et mis aux fers !

— C'était une bien triste époque, mes bons messieurs ! leur dit-il en hochant la tête... Les jours de fête, lorsque la pleine lune essaie de transpercer les lambeaux de brume qui enveloppent l'île d'un linceul gris, il apparaît parfois du beau monde : dans un carrosse tiré par six chevaux blancs, on distingue une rousse aux yeux verts, accompagnée d'une religieuse brune en prières. La rousse, c'est Anne-Julie de Rohan-Chabot, décédée lors du grand hiver qui s'abattit sur la France en 1709. Elle fut un temps la maîtresse du Roi-Soleil mais il est de bon ton de ne point l'évoquer. La brune à ses côtés se nomme Anne de Rohan, vertueuse Madame de Saintes, douzième abbesse de l'Abbaye aux Dames. Ces deux femmes ont en commun leur patronyme, et c'est un point de discorde en ce qui concerne l'origine du nom donné à l'île. En effet, le marquis de Surgères qui les accompagne, essaie bien de les mettre d'accord, mais à chaque fois c'est peine perdue ; les deux "Madame" n'arriveront pas à s'entendre sur le sujet. Anne-Julie évoque le temps où l'île servait de réserve de chasse aux seigneurs de Rohan-Soubise, donc à sa famille, quand la dame d'église insiste bien sur le fait que l'île avait été léguée aux religieuses par le Pape lui-même. La rouquine n'en démord pas : favorite de Louis XIV, le monarque avait voulu l'honorer en donnant son nom à ce satané morceau de terre, et ça papote, ça papote, vaste débat sur lequel finalement elles se chamailleront sans cesse.

Et la brise de noroît emporte irrémédiablement leurs vaines querelles ainsi que le souvenir de mes aïeux aimés vers le silence de l'océan...